

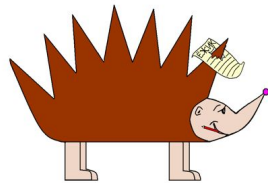


Voyage autour du monde:

p 2 En route avec **C. T** au cœur de l'architecture soviétique

p 10..... Puis escale poétique : **A. B.** vous présente le poète Iossif Brodsky

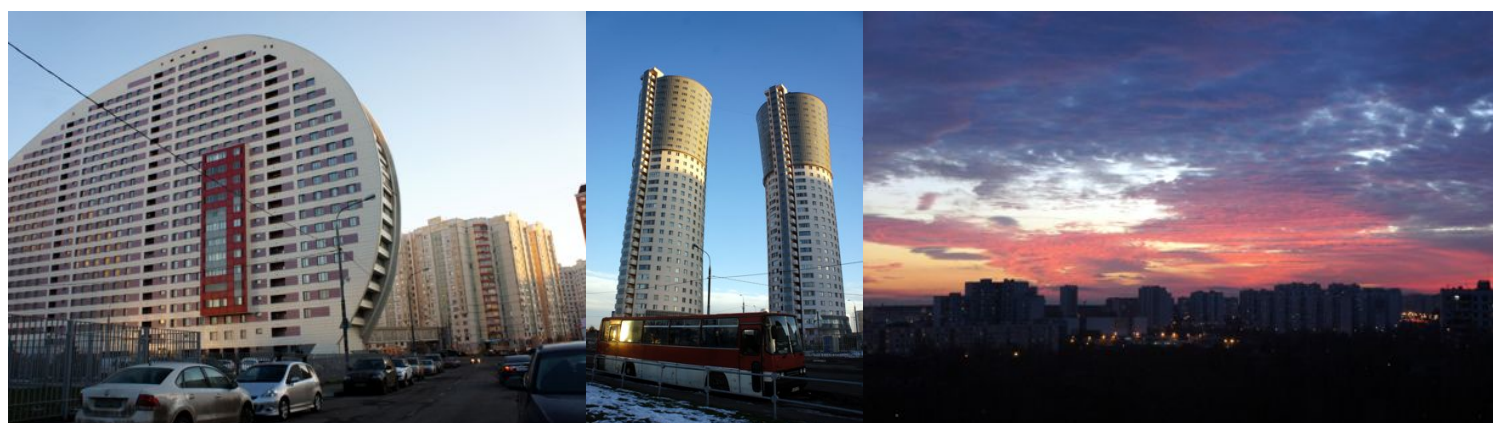
p 16..... Pour une fin de ce périple en Macédoine où **O. P.** vous parle de médecine



Larguez les amarres!

Dom, miliy dom : figures de l'habitat soviétique

Une image tenace associée aux Russes est celle de l'appartement communautaire : tout le monde dans la même pièce, toutes générations confondues, surveillant son réchaud ou sa casserole sur la cuisinière. Des esprits malveillants l'associent même à la quintessence de la collectivisation de la vie quotidienne telle que l'aurait voulue l'idéologie communiste en Union soviétique. En réalité, la *kommounalka* en tant que telle est un phénomène circonscrit dans le temps et dans l'espace, qui ne se maintient aujourd'hui que dans les quartiers historiques des grandes villes (et plus particulièrement à Saint-Pétersbourg) ; cependant, si chaque famille a bien désormais sa cuisine en Fédération de Russie, le logement reste un véritable problème, alors même que les appartements ne manquent pas (à en voir les incessants chantiers et les gigantesques ensembles qui se construisent à la périphérie de Moscou). Pourtant, peu de fenêtres de ces tours futuristes s'allument la nuit : plus elles en mettent plein la vue, plus elles sont faites pour les élites, qui peuvent les payer. Or les Russes préfèrent économiser pour devenir propriétaires plutôt que de louer un appartement, les loyers représentant parfois plus que le salaire mensuel de la majorité des gens. Donc, il n'est pas rare que le même petit appartement soit partagé par plusieurs générations, reconduisant l'image de l'appartement communautaire, jusqu'à ce que les économies de toute la famille permettent l'achat d'un appartement pour la fille ou le fils – ou jusqu'à ce que celui-ci ou celle-ci se marie et aille vivre dans l'appartement de sa moitié ; ou encore, jusqu'au départ de l'un ou l'autre pour étudier dans une autre ville, où il ou elle obtiendra une place dans l'*obchtchejitié*



Immeubles post-soviétiques dans le Nord-Ouest de Moscou. Coucher de soleil sur le quartier-dortoir de Novoperedelkino.

de son établissement...

Cependant, il est difficile de traduire *obchtchejitie*¹ par « résidence étudiante », « dortoir », « foyer de jeunes travailleurs », car c'est un peu tout ça à la fois : comme la *kommounalka*, l'*obchtchejitie* a une histoire, et une philosophie. Et c'est ce que je voudrais évoquer ici : *kommounalka*, *obchtchejitie*, *khrouchtchevki*, *dom-kommouna* et *vyssotki*, l'histoire réelle et rêvée du logement soviétique.

La collectivisation du mode de vie

Dans les années qui suivent la Révolution d'Octobre 1917 et la guerre civile, le pouvoir des Soviets doit faire face au lancinant problème de la pénurie de logements, qui, au cours des années 20, ne cesse de s'amplifier avec les progrès de l'industrialisation (attirant un nombre croissant de travailleurs et leur famille dans les villes) tandis que les moyens matériels et financiers pour la construction sont au plus bas. Il s'agit alors de parer au plus pressé : donner un toit aux familles, regrouper les services (repas, linge, garde des enfants...) pour libérer les femmes des tâches ménagères improductives (afin qu'elles participent elles aussi à l'effort général). Les chambres des grands hôtels comme le Métropole et le National sont réquisitionnées pour les fonctionnaires de l'Etat ; dans la foulée du décret de suppression de la propriété privée (20 août 1918), toutes les pièces des maisons des aristocrates et des riches bourgeois sont redistribuées sur la base de 8m² par personne (chiffre qui connaît un point critique en 1930, à Moscou, de 4,5m²), selon un principe de mixité sociale (les bons éléments, comme les soldats de l'Armée rouge, étant censés montrer l'exemple aux récalcitrants). On peut voir la mise en place des appartements communautaires et les conflits inhérents dans *Le Docteur Jivago* de Boris Pasternak (livre ou film !). Ce sont là les *kommounalnye kvartiry* (abrégié en *kommounalki*) qui deviendront le standard de l'habitat dans les grandes villes jusque dans les années 50.

Mais en même temps, il est déjà question d'inventer une nouvelle forme d'habitat, qui, dépassant la conception traditionnelle et obsolète de la famille bourgeoise, répondrait aux besoins de la nouvelle vie socialiste – à la fois moule qui impose de nouvelles pratiques sociales, comme la préparation et la prise des repas dans des cantines prévues pour plusieurs centaines de personnes, la crèche et la blanchisserie collectives, et stimulant le progrès de la

¹ Littéralement : vie en commun, mais formé à partir de racines slaves, contrairement à « *kommouna* », d'après notre mot français « commune » !

société en préfigurant son environnement bâti. Le terme de « maison-commune » (*dom-kommouna*) vient désigner ce type de bâtiment qui devait révolutionner la manière d'habiter. Ce sont entre autres les architectes de la tendance constructiviste, comme Moiseï Guinzbourg et les frères Vesnine, de l'Union des architectes contemporains (OSA), qui mènent un travail de réflexion théorique sur les formes nouvelles à donner à cette vie nouvelle, au sein de leur revue *Architecture contemporaine* (qui paraît de 1926 à 1930). Les différents projets démontrent une grande inventivité en termes de solutions architecturales dans le but de diminuer toujours plus l'espace réservé aux activités individuelles pour concevoir des espaces collectifs plus fonctionnels et plus attractifs, destinés au repos, à la culture, à la socialisation. Les relations entre les sexes n'exigeant plus de vivre obligatoirement ensemble, du fait de la nouvelle législation visant à simplifier et à garantir les mêmes droits à tous et toutes (l'union libre, sur simple enregistrement, ouvrant aux mêmes droits que le mariage, divorce facilité, avortement autorisé, légal et libre, éducation des enfants n'incombant plus aux familles mais à la collectivité)¹ : « L'ouvrier ne veut pas que sa mère, sa femme ou sa sœur soit une nourrice, une blanchisseuse ou une ravaudeuse sans limite de temps ; il ne veut pas que les enfants l'empêchent lui-même et encore moins leur mère d'utiliser ses heures de repos pour un travail militant, pour des loisirs intellectuels ou physiques »². Peu de Maison-communes ont été finalement réalisées, mais de nombreux projets ont agité les revues d'architecture, examinant de fond en comble les possibilités de transformation de la cellule d'habitation individuelle ; mais parmi elles, il faut s'arrêter sur le célèbre bâtiment du Narkomfin (dédié aux travailleurs du Commissariat aux finances) à Moscou, réalisé par les architectes constructivistes M. Guinzbourg et I. Milinis en 1928, et qui survit péniblement³ jusqu'à aujourd'hui. Il réunit tous les traits de l'architecture du mouvement moderne, inspirant Le Corbusier pour sa « Cité radieuse » de Marseille (1947-52), et utilise alors les techniques contemporaines issues de l'ingénierie, non pour décorer mais bien pour répondre à de nouvelles fonctions sociales, à l'instar de la structure en acier (qui autorise les rubans de fenêtres), des pilotis au rez-de-chaussée ouvrant un large espace collectif, les balcons d'angles, l'asymétrie, le toit-terrasse pour un jardin, un solarium, et une aire de jeux pour enfants, un cube avec une façade de verre arrimé par une passerelle pour une salle à manger collective et une bibliothèque... Ainsi,

¹ Sur le projet de rénovation des rapports sociaux et des relations amoureuses, voir les textes d'Alexandra Kollontaï, première femme diplomate, réunis dans *Marxisme et révolution sexuelle*, Petite collection Maspero, 1973 ou sur les *Archives Internet des marxistes*.

² Deuxième concours du Soviet de Moscou pour une Maison-commune, 1926, cité dans Anatole KOPP, *Changer la ville, changer la vie*, p.200.

³ Comme un certain nombre de réalisations architecturales des années 20 et 30, le bâtiment est en très mauvais état aujourd'hui et a été inscrit en 2006 sur la «World monuments watch list of 100 most endangered sites». A voir par exemple sur <http://theconstructivistproject.com/gallery/constructivist-architecture/narkomfin-building>.

selon Guinzbourg, « l'architecte ne se sentira plus comme le décorateur de la vie, mais comme son organisateur » (*Le Style et l'époque*, 1924) ; des bâtiments ainsi conçus (au même titre que les nouveaux espaces de sociabilité que sont les clubs ouvriers, les palais de la culture, de la jeunesse et du travail) doivent être des « condensateurs sociaux », les cadres matériels et spatiaux d'une pratique sociale, transmettant les énergies constructives dans le comportement des masses. Encore le bâtiment du Narkomfin, soucieux de « stimuler sans imposer », double-t-il les services collectivisés de sanitaires et cuisines traditionnelles dans les appartements en duplex, et est plutôt considéré comme une étape transitoire vers la maison-commune.



çade sud du bâtiment du Narkomfin, aujourd'hui. Le Narkomfin dans les années 30. La cuisine communautaire, Ilya Kabakov. *1 qui est cette râpe ? Je ne sais pas* ». La maison-commune étudiante de I. Nikolaev, photographie et vue axonométrique.

Ce n'est pas le cas d'un autre bâtiment emblématique, l'*obchtchejitie* des étudiants de l'Industrie du textile construit par Ivan Nikolaev en 1929-1930, à Moscou également, qui prévoit une utilisation des cellules (cabines) de 4m² (et partagées par deux étudiants) uniquement pour dormir, les vestiaires étant situés le long d'un corridor de desserte et toutes les autres activités se déroulant dans d'autres parties du bâtiment, dont le plan au sol qui rappelle quelque peu un avion (salle de lecture, cantine, salle de sport...). Malgré les moyens architecturaux et techniques innovants mis en œuvre (système de ventilation, rampe triangulaire en pente douce), ce genre d'expérimentations est critiquée au début des années 30, parfois même par les architectes qui les avaient construits, comme dérivant vers une vie de caserne (étant donné les concentrations de plus en plus importantes de personnes à loger, certains projets atteignaient deux ou trois milliers d'habitants) qui n'apportait pas de solution d'avenir au développement des nouvelles relations et pratiques sociales. Les architectes et urbanistes de cette époque ont alors porté leurs réflexions sur de nouvelles façons d'habiter le

territoire de l'Union soviétique, pour dédensifier les villes (et proposer une alternative à la voie suivie par les pays capitalistes d'urbanisation massive des centres). Mais les projets des « désurbanistes » (dont les constructivistes Guinzbourg et Okhitovitch), les concours pour la planification de Magnitogorsk (pour laquelle Ivan Léonidov projette une ville linéaire, Nicolas Milioutine propose sa version des *sotsgorod* – villes socialistes –, où vont travailler des architectes étrangers...) sont une autre histoire, passionnante d'ailleurs, qui dépasse notre sujet du jour !

Rêves et réalités

Revenons à l'inscription du socialisme dans l'espace, tel qu'il a été réalisé : le problème de la pénurie de logement n'étant toujours pas résolu, puisqu'après-guerre 80% de la population vit dans des *kommounalki* et dans des petites maisons de bois (que l'on peut toujours apercevoir dans les campagnes et dans les grandes villes à Toula, Kalouga, Kazan, Irkoutsk... côtoyant des centres commerciaux en verre et des immeubles modernes). Le Comité central du Parti adopte en 1957 une résolution sur le développement de la construction de logement en URSS : c'est l'acte de naissance des *khrouchtchevki*, immeubles en brique ou en panneaux préfabriqués de 2 à 5 étages, qui vont constituer pour longtemps le paysage standard des villes soviétiques (avant la deuxième vague de construction à grande échelle d'immeubles plus hauts à partir des années 70¹) et reçoivent comme petit nom celui du secrétaire général, Nikita Serguéïvitch (mais sont aussi parfois appelés « *khrouchtchoby* », contraction de Khrouchtchev et de taudis, *trouchchoby*). Entre 1959 et les années 70 sont construits plusieurs millions de m² de logements standardisés, qui permettent de donner un appartement à près d'un quart de la population soviétique de l'époque. La transformation du mode de vie et la refonte en amont de ce que doit être une ville socialiste n'étant plus à l'ordre du jour (ayant été déclarée réglé en 1931 : « Nos villes sont devenues socialistes au moment de la révolution d'octobre, au moment où nous avons exproprié la bourgeoisie et mis en commun les moyens de production »²), ce sont des appartements classiques, consistant généralement de deux pièces, pour une famille, avec (petite) cuisine et sanitaires individuels.

Si les appartements communautaires sont donc de moins en moins communautaires avec la construction de nouveaux logements, les *obchtchejiti* sont toujours pleins. En effet,

¹ Ceux qui sont au cœur de l'intrigue du film classique du Nouvel an pour les Russes, *Ironiia sudby* d'Eldar Riazanov (1975).

² Rapport de L. M. Kaganovitch à la session plénière du Comité central du Parti en juin 1931. A partir de là, les architectes sont dépossédés de la possibilité d'organiser la vie nouvelle et deviennent de simples techniciens, les questions sociales, politiques et philosophiques ayant été évacuées des discussions.

l'attribution d'un logement est conditionnée par le travail ; pour les travailleurs et travailleuses seules ou qui viennent d'arriver sur un nouveau lieu de travail ou d'études, une place à l'*obchtchejtie* est un passage obligé. Il faut y rester quelques années avant de pouvoir recevoir un appartement. Cette situation est décrite dans le célèbre film « Moscou ne croit pas aux larmes »¹ (*Moskva slezam ne verit*, 1981) : à la fin des années 50, Tonia, Katia et Liouda, trois jeunes femmes venues de la province et travaillant en usine, vivent dans un foyer de jeunes travailleuses à Moscou et s'efforcent de le quitter, soit en faisant des études pour obtenir un poste plus élevé, soit en épousant un Moscovite...

Quand des élus potentiels téléphonent à l'*obchtchejtie*, Liouda fait passer la concierge pour sa grand-mère un peu amnésique, pour donner l'illusion qu'elle habite dans un appartement ! Une occasion de rêve se présente quand des parents de Katia, professeurs d'université, demandent aux deux amies de garder leur appartement en leur absence : c'est un logement réservé à l'élite, dans un des sept gratte-ciels staliniens, lieu inaccessible et support de tous les fantasmes, où Liouda et Katia organisent une grande fête en se faisant passer pour les filles du professeur.

A la promiscuité non choisie qui règne dans les *obchtchejtie* et les *kommounalki* s'oppose le monde privilégié des *vysotki*.



Khrouchtchevka et immeuble 70's à Moscou. L'immeuble d'habitation sur Kotelnicheskaya naberezhnaya. Perspective pour le projet final du Palais des Soviets (1942, Musée d'architecture de Moscou). Khrouchtchevki dans le quartier de Solntsevo.

Ces sept gratte-ciels monumentaux occupent des places stratégiques, les axes de circulation et le point le plus haut de la ville, les monts des Moineaux (avant que les tours inachevées du quartier d'affaires de Moscou-city ne leur ravissent la première place en termes de hauteur...),

¹ Que l'on peut visionner gratuitement, légalement et en VOST, ainsi que beaucoup d'autres, sur le site où Mosfilm a mis en ligne son catalogue : <http://cinema.mosfilm.ru/>

sur lequel est perché le plus grandiose de tous ces édifices, le bâtiment principal de l'Université de Moscou.

Construits entre 1948 et 1953, d'après une résolution proposée par Staline, dans un style néo-classique qu'il faut bien qualifier d'impérial-stalinien, à rebours de toutes les recherches des avant-gardes, deux seulement sont des immeubles d'habitation : celui sur la place Koudrinskaïa (métro Barrikadnaïa), 156 mètres, 24 étages et 450 appartements ; et celui sur le quai Kotelnicheskaja, surplombant la Moskova et la Iaouza (176 mètres, 26 étages et 540 appartements). Outre le GZ (*Glavnoïe zdanie*) de l'Université, l'hôtel Ukraine et l'hôtel Leningradskaïa, le ministère des affaires étrangères, un bâtiment administratif du ministère de la construction des transports à Krasnaïa Vorota. A cela s'ajoute deux projets non réalisés : un bâtiment administratif à deux pas du Kremlin (là où se trouve actuellement un terrain vague avec les ruines de l'ancien hôtel Rossia, prochainement réaménagé en un parc qui devrait devenir la nouvelle image de marque de Moscou¹) et le fameux Palais des Soviets, pensé dès 1930, dont le projet final, peut-être dessiné par Staline² et qui a fait s'évanouir plus d'un architecte du mouvement Moderne, devait atteindre 420 mètres de haut (dont au moins 100 mètres de statue de Lénine), à la place de l'église du Christ-Sauveur dynamitée en 1931. Le projet s'étant interrompu à cause de la guerre, l'armature en acier (de technologie spéciale DS – *Dvoretz Sovetov*) fut utilisée pour des constructions militaires, et en 1958 la plus grande piscine du monde à ciel ouvert fut ouverte dans les fondations béantes de l'édifice avorté. Ce ne sont pas les légendes qui manquent autour de ces gratte-ciels réels ou fantasmés – on dit par exemple que le bâtiment de l'Université est aussi grand sur terre que *sous terre*, pour continuer à servir en cas de guerre nucléaire. Les fontaines du parc qui l'entourent seraient en réalité des systèmes de ventilation... D'autant plus que les chantiers de ces géants étaient entourés de secret, car une main d'œuvre supplémentaire issue du goulag permettaient de tenir les délais.

On comprend alors pourquoi l'écrivain Vassili Axionov a situé l'action de son roman picaresque *Les Hauts de Moscou* (en russe : *Moskva kva-kva*) dans un de ces bâtiments, le gratte-ciel sur la Iaouza : on y suit les épiques aventures d'un jeune amateur de musique interdite – le jazz – et fils de prisonnier, Untelovski, amoureux de Glinka, komsomole exemplaire promue Vierge du communisme dont les héroïques parents vivent dans le gratte-

¹ On peut voir l'ambitieux projet qui a été choisi ici : <http://www.parkzaryadye.com/en-us/>

² Voir Vladimir Paperny, « Modernism and destruction in architecture », *Artmargins*, mai 2006 (disponible en ligne) : « None of the official authors, says Khmel'nitskii, — Iofan, Shchuko or Gel'freikh — was capable of such "clear spatial idea, vigor, strength, dynamism, and at the same time such powerful barbarism, such neophyte courage in dealing with form, function and surface. »

ciel en question, muse du poète-aventurier préféré d'un Généralissime en proie à des hallucinations – il voit des partisans de Tito partout. Mais Glinka préfère se faire enlever par leur voisin, un viril général géorgien qui l'emmène dîner sur les bords de la mer Noire en une soirée. Les aventures kitsch soviétique de ces personnages ne pouvaient trouver meilleure scène que ce bâtiment qui reflète lui-même, par l'espace hors du commun qu'il représente, un monde où l'ascension et la chute ne sont jamais loin, où tout le monde joue double-jeu, et où tout peut partir en vrille à chaque instant – sur un simple coup de téléphone de Staline.

A travers ce bref parcours dans les différents types d'habitat qui ont rythmé le paysage de l'Union soviétique et la vie de ses habitants, on ne peut que constater l'importance de l'élément imaginaire qui vient pourvoir aux imperfections du collectif, imposé par les circonstances politiques et économiques dans le cas des *kommounalki* ou stimulé par la confiance en l'avenir en ce qui concerne les maisons-communes. Si l'image de l'appartement communautaire pour décrire la réalité du logement russe est un cliché depuis quarante ans, il est intéressant de comprendre à quoi elle est due et pourquoi cette image perdure pour désigner une Russie romantique et un peu foutraque. En réalité l'habitat russe actuel, des *krouchtchevki* aux penthouses contemporains, est tout autant haut en couleurs et en dit long sur la situation sociale et économique du pays.

C.T.

Bibliographie (et pour en savoir plus)

- El Lissitzky, *Ilya et Emilia Kabakov, Utopia i realnost'*, Saint Pétersbourg, 2013
- AXIONOV Vassili, *Les hauts de Moscou*, Actes Sud, 2007.
- AZAROVA Katerina, *L'appartement communautaire, l'histoire cachée du logement soviétique*, éd. du Sextant, 2007.
- GUINZBOURG Moissei, *Le style et l'époque, problèmes de l'architecture contemporaine* (1924), éd. Infolio, coll. Archigraphy, Gollion, 2013.
- KOPP Anatole, *Changer la vie, changer la ville: de la vie nouvelle aux problèmes urbains URSS 1917-1932*, éd. 10/18, Paris, 1975.
- KOLLONTAÏ Aleksandra, *Marxisme et révolution sexuelle*, Petite collection Maspero, 1973 ou sur les Archives Internet des Marxistes.
- *The Constructivist project* (<http://theconstructivistproject.com/>)

L'exilé

Issu d'une famille modeste, enfant du renouveau dû au dégel des années qui suivirent la mort de Staline, autodidacte qui quittera l'école dès 15 ans, fraiseur, employé à la morgue, Joseph Brodsky appartient à « la génération du silence », à ces écrivains dont il ne fallait alors ni prononcer le nom, ni lire les vers en URSS. Il entre en poésie non pas d'abord comme poète mais en tant que traducteur de poésie anglaise et polonaise. Parvenu à cette constatation : « la poésie est ce qui se perd dans la traduction », il se lancera dans la gageure d'utiliser la langue en poète plutôt que de se faire le héraut des mots des autres.

Après la publication de ses poèmes dans les années 1960, il est arrêté, condamné en 1964 à cinq ans de travaux forcés pour parasitisme social et fainéantise.

Dialogue entre le juge et Brodsky :

- *quelle est votre profession ?*
- *je suis poète. Je suppose...*
- *pas de ces « je suppose » ici. Tiens toi droit. Ne t'appuie pas contre le mur. Regarde le tribunal. As-tu une profession stable ?*
- *je croyais que c'était là une profession stable.*
- *Mais qu'elle est ta spécialité d'une manière générale ?*
- *Je suis poète, traducteur poète.*
- *Et qui t'a reconnu comme poète ? Qui t'a fait rentrer dans les rangs des poètes ?*
- *Personne. Et qui m'a fait rentrer dans les rangs de l'espèce humaine ?*
- *As-tu étudié pour l'être ?*
- *Quoi ?*
- *Pour être poète. N'as-tu pas cherché à poursuivre tes études au lycée, où l'on prépare, où l'on apprend ?*
- *Je n'ai pas cru que c'était matière d'enseignement.*
- *Comment alors ?*
- *Je crois que ça vient de Dieu...*

Auparavant jeune poète de 24 ans comme un autre, il devient un phare pour sa génération.

Libéré en 1966, il est expulsé de son pays natal en mai 1972. Il ne reverra jamais ses proches, en effet ceux-ci ne reçurent jamais l'autorisation de le rejoindre. Or si on se passait ses poèmes sous le manteau en URSS, à l'époque il n'était pas vraiment connu en Occident.

Il s'installe néanmoins aux Etats-Unis, la terre de l'exil, où il ne tarde pas à rayonner, ses nombreux poèmes étant publié dans le *New York Times Magazine*, *the New-Yorker*, *Newsweek*, et enseigne par ailleurs la littérature.

Il sera honoré par le prix Nobel de littérature en 1987 à 47 ans.

Il était né à Leningrad en 1940, il meurt en exil le 28 janvier 1996 à New York d'une crise cardiaque.

Il faut se souvenir qu'en URSS seuls quatre de ses poèmes furent officiellement publiés. En 1974 un écrivain fut condamné à quatre ans de déportation pour avoir fait circuler des poèmes de Brodsky. Il faudra attendre le dégel, pour voir ses poèmes mis en librairie et qu'il soit possible à ses compatriotes de le lire sans être inquiétés.

Tout comme Nabokov, son contemporain, Brodsky est passé du russe à l'anglais, la formule cependant n'est pas heureuse, car il dissociera toujours les deux langues dans sa production littéraire. S'il rédige dans sa langue d'adoption de nombreux articles et essais, c'est cependant dans sa langue maternelle qu'est écrite la quasi intégralité de sa poésie.

En fait, le non-conformisme de Brodsky le conduit à chercher ses premiers modèles le plus loin possible non seulement du réalisme socialiste, mais de la poésie russe en général. Très tôt il admire Eliot et Auden et put découvrir grâce à eux les « poètes métaphysiques » du XVII^e siècle, et en particulier John Donne. Rien de plus étranger à la tradition russe que cette poésie à la fois passionnée et cérébrale, qui ne craint pas d'affaiblir les sentiments par les mots d'esprit, le pathétique par la lucidité, les élans spirituels par l'amour charnel. C'est d'autre part, la langue russe, travaillée par la culture poétique russe du XX^e siècle, qui reste le grand ferment créateur de sa poésie. Il dispose tel un jongleur ou un acrobate de tout l'arsenal des formes et des styles élaborés par trois siècles de poésie russe. Il manie avec autant de facilité les mètres classiques que ceux, libérés des règles du système syllabo-tonique. Maître incontesté du pastiche, de la parodie, de la stylisation, il joue avec les conventions du mètre et de la rime, les réduisant parfois à de purs simulacres dont il fait éclater au grand jour l'artifice : ainsi par exemple lorsque des enjambements vertigineux font passer la rime au milieu d'un mot.

Cependant cette attitude fait d'autant plus et mieux ressortir les contraintes formelles auxquelles Brodsky continue à plier son discours. Loin d'y renoncer, bien au contraire, il les complique et les multiplie à plaisir, en inventant des formes strophiques originales, obéissant à des combinaisons complexes de rimes difficiles. Ces contraintes lui sont nécessaires, plus encore elles lui sont vitales. Là demeure toute l'essence de sa poésie. La strophe en est la grande articulation. Unique régulateur du flux poétique, elle libère de toute autre contrainte une étonnante puissance d'imagination et de création verbale. La poésie de Brodsky tend vers un discours qui s'accroche aux images du monde extérieur, paraît s'égarer aux hasards des rapprochements inattendus, brisant son propre élan par un sarcasme ou un jeu de mots, tout en conservant intacte l'énergie de ce grand mouvement dont elle est née et qui la projette en avant.

Ulysse à Télémaque

Télémaque, mon fils, la guerre de Troie
A pris fin. Qui l'a gagnée je n'en sais rien.
Les Grecs, sans doute : pour jeter à la rue
Tant et tant de morts, il n'y a que les Grecs !
Elle a pris fin ; mais le chemin du retour
Si tu savais combien il me paraît long !
Comme si Poséidon, pendant que là-bas
Nous perdions le temps, avait brouillé l'espace.

Je ne sais diantre pas où j'ai échoué,
Ni ce qui est devant moi : îlot crasseux,
Buissons, murets pierreux et cochons qui grognent ;
Tout à l'abandon ; une femme qui règne ;
De l'herbe et du caillou... Mon cher Télémaque,
Ce que les îles peuvent se ressembler
Pour qui voyage trop ! Comme le cerveau
S'égare à compter les vagues qui l'assaillent !
Et l'œil, où l'horizon s'est coincé, larmoie ;
L'oreille est assourdie par l'aqueuse masse.
Je ne sais plus comment la guerre a fini,
Et j'ai perdu le compte de tes années.
Deviens grand, mon Télémaque, deviens homme !
Les dieux seuls savent si nous nous reverrons.
Déjà tu n'es plus le petit nourrisson
Devant qui je dus arrêter les taureaux.
Palamède a tout fait pour nous séparer.
Mais il n'avait peut-être pas tort : sans moi
Tu es affranchi du tourment œdipien,
Et tes songes, mon Télémaque, sont sans péché.

1972

(Traduit par Georges Nivat)¹.

¹ J. Brodsky, *Poèmes 1961 – 1987*, trad. G. Nivat, Gallimard, Paris, 1987, p. 134 – 135

Indéniablement la variété apparente du contenu chez Brodsky ne doit pas masquer la profonde unité d'inspiration de l'ensemble : les analyses, les souvenirs, les réflexions de l'écrivain tracent en filigrane le portrait d'un homme dont l'identité est devenue celle de l'exil. C'est ce qui rend, par ailleurs, si profond le fait qu'il ne vive plus que poétiquement parlant sa langue maternelle : par cet attachement Brodsky témoigne de son appartenance non plus à une terre, mais à un patrimoine, à une émotion poétique, dont il veut que son écriture constitue une manifestation parfaitement achevée, mais une manifestation en décalage, nourrie d'une culture plus large et personnelle à Brodsky et innervée par la vie personnelle du poète.

De fait, quelle figure plus juste que celle d'Ulysse, pour le poète qui revêt la figure de l'exilé ?

Brodsky emprunte au héros homérique, exilé loin de sa patrie qu'il ne peut regagner, le chant de la nostalgie. Nous pouvons voir là un premier jeu, car pour faire parler Ulysse il faut n'être autre que Homère. Hommage d'un poète à un autre poète ? Pas totalement, ou plutôt, pas seulement. Brodsky joue, il joue et se place bien entre les deux figures, et c'est ce qui fait la richesse de sa posture. Il y a bien, d'une part, une assimilation indéniable entre l'éloignement de Ulysse loin de sa patrie et l'exil obligé du poète aux Etats-Unis. Mais il faut, d'autre part, la capacité, l'art poétique pour le dire. Hommage d'un poète à un autre poète ? Oui et non, Brodsky joue, il joue poétiquement, c'est-à-dire, avec humour et sérieux, avec sincérité.

Car si le Ulysse de Brodsky n'est pas sans écho au Ulysse homérique, il faut voir comment le poète s'approprie le personnage homérique pour en faire son propre héros, le porteur de son chant poétique à lui.

De fait, Brodsky joue, joue avec l'espace, joue avec le temps. Mais à des niveaux différents : à l'intérieur même de l'écriture, et dans le projet poétique. Et tous ces niveaux s'entremêlent, entretiennent une tension, de sorte que le passé se confond avec le présent, abolissant le temps imprévisible de l'histoire au profit d'une éternité qui n'est qu'une durée sans fin. L'exil devient errance dans l'éternité et la poésie apparaît comme la seule chance d'échapper à ce gouffre dans lequel nous fait basculer la fuite du temps.

Quel est le Ulysse de Brodsky ? C'est un héros fort peu héroïque, et en ce sens un héros fort peu homérique. Au contraire, Brodsky nous montre un héros fatigué, lassé, plein de peines et de confusions. Ce n'est pas le héros exemplaire, mais bien et avant toute chose la figure d'un homme et d'un père. C'est ainsi que dans ce poème on voit s'écrire la lettre d'un père à son fils, et peut-être plus encore, la lettre d'un père à son fils, alors même qu'il sait qu'il ne le reverra jamais.

Le Ulysse de Brodsky est homme avant toute chose, avec ses faiblesses, peut-être même refuse-t-il la posture, la figure du héros. Et c'est en investissant le personnage de cette faiblesse, de cette vulnérabilité que Brodsky se livre à une véritable réécriture de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*. Réécriture synthétique puisque contenue en quelques vers ! Réécriture qui s'élabore au fil du poème comme si

l'écriture suivait dans son cheminement l'errance d'Ulysse, et surtout réécriture, parce que Brodsky reprend de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, des épisodes célèbres, et les réinvestit de son interprétation, en donnant autre chose que celle communément admise et répétée. De plus, la lutte du personnage contre les péripéties, alors qu'il offre sous la plume de Brodsky un caractère humain et vulnérable et non plus héroïque, en devient plus émouvante, plus touchante. Nous avons là un Ulysse, proprement déboussolé, et qui n'hésite pas à dire sa fatigue, sa lassitude, et son incompréhension.

Comment s'effectue cette réécriture de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* ? Donnons quelques exemples. Tout d'abord, au début du poème on peut voir comment Brodsky opère un renversement. Ulysse aux mille ruses, l'auteur du cheval de Troie, Ulysse qui raconte dans le texte homérique les péripéties passées, ne sait ici plus quelle fut l'issue du combat. Lui qui espérait la fin de la guerre comme signe du retour à Ithaque, ne se préoccupe plus de l'issue de la guerre : elle ne lui a pas donné le retour tant attendu. Seuls restent les impressions obscures, le sang, que l'on nous fait comprendre, à profusion, et les combats. De *l'Iliade* nous passons à *l'Odyssée*, du héros commettant la faute d'*hybris* et défiant Poséidon, un dieu, ouvertement dans le texte homérique, nous passons dans le présent poème à une cause vague, brouillée. « Comme si », un dieu qui existe sans exister et dont on fait une cause indirecte, une figure de style. Brodsky brouille les pistes, tout comme Ulysse erre à la recherche de son chemin. « Je ne sais diantre pas où j'ai échoué », tel est en effet ce que pourrait se dire Ulysse tout au long de *l'Odyssée*, mais si dans *l'Odyssée* toujours le héros va de l'avant, ici c'est de façon désabusée. Rien d'épique en effet dans les « îlot crasseux, buissons, murets pierreux et cochons qui grognent » quoique ce soit l'occasion pour Brodsky de faire une allusion et une réécriture de l'épisode de Circée. Puis la suite se brouille dans une indistinction, tous les épisodes sont les mêmes, toutes les îles sont les mêmes, tous les épisodes ne sont que réitération du même, les sirènes ne sont plus que les divagations du « cerveau qui s'égare » et de l'« oreille assourdie » d'un personnage qui n'hésite pas à confier ses doutes et mêmes ses pleurs au fils devenu confident.

Enfin, l'injonction « deviens grand, mon Télémaque, deviens homme ! », nous ramène directement aux premiers chants de *l'Odyssée* et à une thématique très importante du texte, il faut que le fils de Ulysse fasse son propre chemin initiatique pour accéder au statut de héros, or ce chemin initiatique il va être son départ d'Ithaque pour partir à la recherche de son père guidée par Athéna qui a pris l'apparence de Nestor. Thématique célèbre qui inspirera Fénelon pour *les Aventures de Télémaque*. Or, nous pouvons voir comment Brodsky avec humour renverse cette thématique. Evoquant l'épisode initial du départ de Ulysse à la guerre (à savoir le prince Palamède parvenant à déjouer sa ruse en exposant Télémaque à la mort, alors que Ulysse simulait la folie et faisait mine de ne plus reconnaître personne), au lieu de faire de l'éloignement d'Ulysse l'occasion de l'initiation héroïque de Télémaque, ici, introduisant une perspective à dimension humaine, Brodsky montre que sa présence serait l'occasion d'un « tourment œdipien », référence anachronique et pour le moins amusante puisque renvoyant à un héros et un épisode antique mais interprété par une lecture psychanalytique moderne et pour l'occasion replacée dans la bouche d'un héros antique !

Au final, nous pouvons dire que sans doute la poésie elle-même est infectée par ce néant, par ce exil, par ce vague, contre lequel elle se dresse et dresse l'édifice des mots, mais comme elle est à la fois le remède, et le moyen de créer cette impression et d'en rendre compte, elle est à elle-même son propre artifice et le montre. Mais dans la résistance qu'elle oppose à la corrosion d'un art trop lucide et trop sûr de lui-même, dans la permanence même de ce combat toujours contre le néant, la poésie, à travers la figure d'Ulysse, à chaque instant triomphe, et le héros quoique non héroïque, n'en est pas moins touchant parce que d'autant plus humain. Ulysse ne se bat plus contre des péripéties, il se bat contre un espace distendu, contre une absence et ce dans une lutte aussi fragile, aussi menacée que ce poème, suspendue comme lui à un souffle, mais qui est celui même de la vie.

A. B.

Bibliographie (et pour en savoir plus)

- BRODSKY Joseph, *Poèmes 1961 – 1987*, trad. G. Nivat, Gallimard, Paris, 1987.
- BRODSKY Joseph, *Acqua Alta*, trad. V. Schiltz et B. Cœuré, Gallimard, Paris, 1993.
- BRODSKY Joseph, *Vertumne : et autres poèmes*, trad. H. Henry, Gallimard, Paris, 1993.
- BRODSKY Joseph, *Marbre : pièce en trois actes*, trad. G. Nivat, Gallimard, Paris, 2005.
- BRODSKY Joseph, *Collines et autres poèmes*, trad. J. – J. Marie
Le Seuil, Paris, 1966.

Brèves de Slavie

Aujourd'hui : Le tourisme médical en Macédoine.

Chers amis iojikiens,

Acculée que je suis à rédiger un article pour les besoins de la cause panslave (glorieuse affaire), j'ai eu une idée de génie : vous raconter des éléments d'un voyage mythique que j'entrepris dans les Balkans.

Il y a bientôt un an, je suis partie en Macédoine, en car, pour rejoindre la bonne ville de Prilep. Prilep est la troisième ville de Macédoine. Je vous conterai dans une prochaine série ses particularités urbanistiques et économiques. Présentement, la médecine m'inspire davantage, car j'y ai repensé aujourd'hui. Je discutais avec un Serbe des différences entre les peuples de l'ex-Yougoslavie, quand soudain il me dit « et c'est bizarre, j'ai l'impression qu'en Macédoine, les gens ont peur de prendre des médicaments... » et je revis alors des souvenirs intenses.

Il se trouve qu'à Prilep, j'étais logée dans une famille charmante, composée d'une mère et de sa fille. Elles étaient très accueillantes et généreuses. Mais quelque chose me frappa dès l'arrivée : le poêle. La plupart des foyers macédoniens que j'ai visités se chauffent au poêle. Or tous les poêles ne sont pas forcément bien dégrasés. De plus, il arrive aussi, d'une manière assez banale, que le poêle serve de poubelle pour les matières plastiques. Ce combustible répand autour de lui un fumet caractéristique et entêtant. Avec la conséquence toutefois déplorable de procurer de violentes douleurs à la tête ainsi que d'énergiques nausées.

Dans un délai rapide, je me retrouvais donc étendue sur le canapé-lit antédiluvien de la pièce de 15 m² où la mère et la fille vivaient en permanence. Il semble en effet bien admis de vivre en communauté dans un tout petit espace. Je réclamais d'ouvrir la fenêtre, ce qui sembla bien étrange à mes hôtes. En effet, les approches médicales sont sensiblement différentes entre la Macédoine, du moins chez des « Prilepois moyens », et la France. En France, les gens sont bizarres : ils pensent que l'air, ça fait du bien. A Prilep, on pense que l'air, ça fait du froid.

Le froid, c'est l'ennemi. D'ailleurs, la mère de la famille répétait à qui voulait l'entendre, avec la meilleure bonne foi du monde, que si j'étais malade, c'était parce que je buvais de l'eau à température ambiante, et qu'ainsi, j'introduisais dans mon corps chaud un fluide opposé, d'où dérèglement.

J'en ai donc déduit que la théorie des humeurs n'a pas totalement disparu en Europe.

Notez que les Prilepoï (ce nom me plaît, il est d'une sonorité cocasse) me trouvaient aussi très bizarre. Quand ils me voyaient prendre deux médicaments à la fois, ils s'inquiétaient, et se battaient pour m'empêcher de prendre plus d'un paracétamol toutes les 12 heures, considérant que je mettais ma vie en danger.

J'en ai donc déduit que les médicaments font l'objet de méfiance, tout comme le système médical en général, comme je vais vous le montrer.

Mon étonnement ne se limita pas à l'affaire du poêle, le fameux

Si mon hôtesse pensait que je m'empoisonnais en buvant de l'eau à température ambiante, elle considérait comme un breuvage très sain le thé qu'elle me préparait de la manière suivante : dans une casserole, elle faisait bouillir de l'eau, dans laquelle elle jetait des feuilles de menthe et plusieurs cuillères à soupe de sucre – ce qui faisait un peu caraméliser l'eau. Puis elle versait le tout dans ma tasse, en rajoutant une forte quantité de jus de citron, disant « le citron, c'est bon pour la santé, ça donne des vitamines », et elle remettait une ou deux cuillère à soupe de sucre pour faire passer le goût acide. Cette dame a du diabète...

J'en ai donc déduit qu'en Macédoine, les conceptions médicales populaires postulent que des aliments ont des vertus énergisantes, mais sans faire le lien avec les notions de dosage et de conséquences à long-terme. Ou c'est peut-être que la maladie est envisagée comme inéluctable et il est simplement inimaginable qu'un aliment classé comme « bon » puisse avoir un effet variable selon l'emploi. Cela m'a rappelé une dame russe qui me gavait de sucreries en disant « Mange beaucoup de sucre maintenant, puisque plus tard, tu auras du diabète, et tu ne pourras plus en manger ! ».

Tout cela n'arrangeait pas mes nausées. Je fus emmenée chez le médecin. Ce dernier officiait dans un dispensaire ; c'est semble-t-il un héritage communiste, l'offre médicale de proximité est regroupée dans des dispensaires, et les soins sont peu coûteux (je suis peut-être abusée par mon échelle des prix française). Le cabinet du médecin ne comportait aucun lit ; à peine un paravent pour se changer, derrière lequel s'empilaient des montagnes de cartons pleins de paperasses. Il y avait au mur des affiches à propos du traitement de la rage (les chiens errants abondent dans la région). Le médecin ne sortit aucun stéthoscope pour m'ausculter. Il se contenta de prendre un bâtonnet dans une boîte, de le poser sur ma langue pour observer ma gorge, et de le remettre dans la boîte avec les autres bâtonnets. Il me tendit ensuite un thermomètre pour que je le mette sous mes aisselles. Puis il regarda, et me dit que j'avais un peu de température, qu'il fallait dormir, et boire beaucoup de soupe bien chaude pour soigner ma gorge. Comme j'insistais pour avoir des médicaments, il me prescrivit du paracétamol.

Toutefois, je me demande si c'est 500 grammes de paracétamol toutes les 12 heures où le fait de dormir dans une chambre sans poêle qui m'a aidé à guérir...

Je rassure tout le monde : il y a des pharmacies à Prilep, et même bien tenues ! Il ne faut pas noircir le tableau. Mais les pratiques médicales et hygiéniques gagneraient à se transformer, à mon humble avis...

Divers exemples montrent à quel point l'hygiène est une innovation de la culture occidentale. On peut même trouver que cela tourne à l'obsession, comme dans le cas des tracasseries autour du roquefort. Il m'a semblé étrange que dans cette maison où j'habitais à Prilep, la chasse d'eau fût cassée, et que les rejets de la digestion, accumulés depuis fort longtemps, stagnassent dans l'indifférence générale au fond de la cuvette située à quelques centimètres de la baignoire. Tout est une question d'habitude. De même, j'ai été surprise quand j'ai vu que la fille de la maison laissait sa brosse à dents à côté de la vaisselle sale, et quand un torchon dégoutant tombait dessus, elle l'enlevait et se servait à nouveau de la même brosse à dents.

En revanche, certains traits de mon comportement les surprenaient beaucoup. Mes hôtes faisaient très attention au froid, le véritable danger selon eux. La notion de foyer microbien ne m'a pas paru très présente. J'ai l'impression que dans leur conception de la santé, on ne cherche pas à épurer l'environnement d'éléments perturbateurs, mais on tente d'ingérer des substances ou des fluides à son profit et d'en repousser d'autres, notamment le froid. Or ma jeune hôtesse était toujours vêtue d'un body (je me demande en revanche si elle le changeait souvent), et je n'oublierai jamais son air soucieux devant ma négligence vestimentaire, quand elle me déclara « You don't wear a body ? Why ? You go catch a cold ! ». Pour la même raison, elle me dit ne se laver qu'une fois par semaine en hiver. Notez que cette crainte du froid se rencontre aussi en Russie, où l'on me reprochait souvent, au printemps, de porter des chaussures aux semelles trop fines qui laissaient passer le froid de la terre. Il me semble que la peur du froid est bien moins présente en France, ce qui est peut-être un tort ; mais nous pouvons nous permettre de prendre des vitamines ou médicaments parce que nous sommes habitués à faire confiance au système médical.

Les Prilepois ont au contraire de bonnes raisons de s'en méfier. Ma jeune hôtesse, à 23 ans, en était à son cinquième plombage, si je ne m'abuse. Et durant mon séjour, elle dut au bout d'une semaine aller faire réparer son plombage, qui, s'il avait coûté 5 euros, n'aurait pas tenu. Ce qui me permit de me rendre compte qu'au dispensaire de Prilep, il n'y a pas de système de prise de rendez-vous, il faut donc attendre son tour pendant des heures, et qu'en plus, l'équipement du cabinet dentaire date des années 1960, ainsi que vous en jugerez sur les photos.

Je rencontrai ensuite une cousine de la famille, qui me raconta comment elle avait entrepris des études de médecine, avant de reprendre des études en informatique. Elle avait renoncé à sa vocation originelle par dégoût du système. En effet, elle m'expliqua que les médecins sont des fonctionnaires bien payés. Les postes de médecins sont donc monopolisés par des personnes issues de familles puissantes « qui ont des relations ». Elle me décrivit les médecins comme une communauté souvent très arrogante et

corrompue. De plus, selon elle, les normes hygiéniques élémentaires sont méconnues : elle a ainsi été témoin de cas où un malade était installé directement dans le lit souillé d'un malade précédent.

J'avais déjà entendu mes hôtesse parler avec horreur de l'hôpital, et j'eus donc une furieuse envie d'aller visiter cet endroit. Ma jeune hôtesse accepta de m'accompagner. Une suave odeur de pisser mêlée à de l'éther nous accueillit. D'ailleurs, n'importe qui pouvait rentrer dans cet endroit hospitalier. En gravissant les étages, j'observais des traces brunâtres sur les murs et des formes de vie en auto-développement dans les poubelles. Cela illustre la vivacité des laboratoires macédoniens, qui opèrent donc au plus près des patients. Curieusement, l'hôpital est un lieu de sociabilité : j'ai même vu des petits enfants s'introduire librement dans une pièce qui avait les équipements d'un bloc opératoire. J'ai pu rentrer dans une salle, qui comptait six lits, aux matelas tâchés, et un petit lavabo, sans aucune séparation avec le restant de la salle. Dans les toilettes, situées dans le couloir, je fus chaleureusement reçue par la brosse à cabinet posée sur le radiateur en face de la porte, à côté des deux sanitaires, dont les rebords étaient trempés d'un liquide jaunâtre.

Je joins à mon récit quelques photographies, que voici :



© Copyright

Le dispensaire de Prilep



© Copyright



© Copyright

photos 2 et 3 : le cabinet dentaire : remarquez bien la décoration (photo 2) : carrelage sixties, tube de dentifrice géant et icône.



© Copyright



© Copyright

photos 4 et 5 : L'hôpital de Prilep

Les données de l'Organisation mondiale de la Santé sur l'ex-république yougoslave de Macédoine et la France sont d'ailleurs assez éclairantes sur l'état du système de santé :

Statistiques pour la Macédoine :

Population totale (2012)	2,106,000
Revenu national brut par habitant (\$ internationaux PPA, 2012)	11,540
Espérance de vie à la naissance h/f (années, 2011)	73/77
Quotient de mortalité infanto-juvénile (pour 1000 naissances vivantes, 2012)	7
Quotient de mortalité 15-60 ans h/f (pour 1000, 2011)	137/74

Dépenses totales consacrées à la santé par habitant (\$ int., 2011)	789
--	------------

Dépenses totales consacrées à la santé en % du PIB (2011)	6.6
--	------------

Et pour la France :

Population totale (2012)	63,937,000
---------------------------------	-------------------

Revenu national brut par habitant (\$ internationaux PPA, 2012)	36,720
--	---------------

Espérance de vie à la naissance h/f (années, 2011)	78/85
---	--------------

Quotient de mortalité infanto-juvénile (pour 1000 naissances vivantes, 2012) 4

Quotient de mortalité 15-60 ans h/f (pour 1000, 2011)	113/53
--	---------------

Dépenses totales consacrées à la santé par habitant (\$ int., 2011)	4,086
--	--------------

Dépenses totales consacrées à la santé en % du PIB (2011)	11.6
--	-------------

Sources :

- <http://www.who.int/countries/mkd/fr/> , consulté le 20/02/2014.

- <http://www.who.int/countries/fra/fr/>, consulté le 20/02/2014.

Vous remarquerez que l'espérance de vie n'est pas si faible en Macédoine, ce qui me surprend, à titre personnel. Je me demande si nous autres Français ne sommes pas des petites natures dorlotées. J'ai croisé en Macédoine des personnes extrêmement âgées – mais les sociétés d'Ancien régime avaient aussi leurs centenaires. J'ai aussi entendu parler de beaucoup de personnes décédées vers l'âge de 60 ans : faut-il supposer qu'il y a un premier pic de mortalité à 60 ans, mais qu'il est compensé par quelques individus plus résistants ? Je n'ai pas les données statistiques pour confirmer cette hypothèse. En tout cas, je voudrais vous montrer l'intérieur du logis d'une dame de 86 ans :



© Copyright

Au premier plan à gauche, le poêle à plastique.

Je trouve que cette dame de 86 ans est résistante.

En lisant les statistiques de l’OMS, on constate aussi que les Macédoniens dépensent très peu pour leur santé par rapport aux Français. J’ai beaucoup parlé de l’hygiène et des différences en matière de conceptions médicales, mais il faut aussi noter que dans une ville comme Prilep, où 200 euros mensuels est un revenu normal, on se demande comment consacrer du temps et de l’argent à sa santé. Dernier point : il paraît qu’il y a des médecins et des cliniques privés pour les riches. Mais les riches, j’ai eu du mal à voir où ils étaient, en Macédoine, pour être franche.

En résumé, je dirais que la situation médicale en Macédoine se caractérise par :

- un faible degré d'information des populations par rapport aux risques sanitaires,
- dans les mêmes populations, une certaine peur du monde médical et des conceptions qui rappellent la théorie des humeurs,
- une certaine vétusté des équipements médicaux, et des structures héritées de l'époque communiste,
- une certaine négligence, voire corruption, au sein du personnel médical.

Tout cela ne vous surprendra peut-être pas, mais il y a une grande différence entre l'idée et l'expérience vécue, je peux vous le dire. J'espère que mon récit ne vous a pas ôté l'envie de découvrir la Macédoine, un charmant pays méconnu. Y séjourner est très sain pour l'esprit : vous apprendrez à vous remettre en question et à apprécier vos conditions de vie en France. Vous découvrirez des personnes qui vous sembleront extraordinaires, et qui seront assurément heureuses de vous accueillir et de vous parler. Et en plus, on y mange bien, et on y voit des belles choses ! Alors n'hésitez plus ! Mais ne faites pas comme moi : n'oubliez pas votre réserve de médicaments...

Allez, des jolies cartes postales pour la fin, il faut bien redevenir un touriste béat pour soigner son moral :



© Copyright

Randonnée autour de Prilep



© Copyright



© Copyright

Ohrid



© Copyright

Pour changer du steak ou de la choucroute : le sarma.

O. P.